

Dans nos classes

Les tests en Première S

Bernard Vinter

Lycée Michelet - Montauban

Après deux années scolaires pendant lesquelles j'ai pratiqué ces tests avec mes élèves de Première S, il m'a paru nécessaire de faire un bilan.

Ce sont des réactions qui m'ont conduit à mettre en place ces tests à la rentrée 1989. Depuis quelques années, je n'étais pas satisfait de la méthode consistant à effectuer trois contrôles par trimestre.

Avant chaque contrôle, je précisais à mes élèves les objectifs, mais pour certains d'entre eux, souvent moyens ou faibles, ces précisions étaient insuffisantes. Lors des compte-rendus, ils s'en voulaient d'avoir raté ce qu'ils savaient faire.

Pourtant le cours était réduit au bénéfice d'activités, d'exercices et de problèmes et je mettais beaucoup de soin à la conception et au contenu des textes.

Je m'efforçais d'avoir, chaque fois, entre un tiers et la moitié du contrôle abordable par tout élève ayant sérieusement travaillé, le reste portant sur des questions «plus fines» pour juger la qualité des raisonnements et l'aptitude à gérer des connaissances pour résoudre un problème.

Je m'efforçais aussi de laisser aux élèves le temps nécessaire à l'assimilation de notions et de méthodes nouvelles (temps assez variable selon les individus), en n'interrogeant pas trop tôt sur ces nouveautés.

Tout ceci n'était donc pas suffisant.

Mais savaient-ils vraiment faire ou le croyaient-ils seulement?

Leur échec était-il dû seulement à un manque de travail ou à d'autres considérations liées aux conditions des contrôles (problème de lecture et de compréhension d'énoncés, panique ou angoisse des notes, pression familiale...)?

Pour clarifier ces échecs, j'ai mis en place, à la rentrée 1989, dans ma Première S, des tests «gratuits» (en accord avec les élèves).

Ainsi, dans des conditions moins contraignantes que celles des contrôles, ils ont pu eux-mêmes évaluer leurs acquis. Pendant deux ans, une semaine avant chaque contrôle, les deux heures de cours étaient réservées aux tests.

Dans un premier temps (40 à 55 minutes environ selon l'énoncé), les élèves traitaient par écrit les exercices posés. Après quelques minutes de récréation, je faisais au tableau la correction et nous établissions le barème (10 à 15 minutes).

Les copies des élèves étaient ensuite redistribuées au hasard dans la classe et chaque élève corrigeait la copie d'un autre. Mon rôle consistait alors à aider la correction. Après chaque correction, chaque copie était rendue à son propriétaire par le correcteur. Chacun pouvait alors vérifier, voire discuter la correction et la note directement (15 à 20 minutes).

Le reste des deux heures était consacré à un relevé statistique des notes (par classes de quatre points). Une discussion s'établissait sur le sujet posé et sur les difficultés rencontrées et je répondais alors aux questions des élèves qui n'avaient pas été posées pendant la correction. Les notes attribuées n'étaient pas relevées. Elles n'étaient là que pour fournir aux élèves des indications individuelles et collectives.

Au bout de deux ans, le bilan est plutôt positif. Le travail des élèves s'est globalement amélioré (qualité et quantité) et leur angoisse vis à vis des contrôles a diminué. Même les élèves considérés comme faibles ont été plus à l'aise.

En pratique, chaque année, ils ont eu beaucoup de difficultés pour les premières corrections et les premières notes. Au fil des tests, ils sont devenus pratiquement autonomes (avec même, parfois, une sévérité excessive). Leur travail personnel a été aussi mieux organisé en fonction des objectifs à atteindre.

Pendant deux ans, la principale difficulté a été la conception des tests et des contrôles que j'ai préparés en même temps. Dans chaque test, il fallait cibler les objectifs essentiels sans pour autant dévoiler le sujet du contrôle.

Par exemple, lorsque le contrôle comportait un problème de fonctions (problèmes «concret» lié à de la géométrie, des suites,... et contenant une étude de fonction et d'autres questions), le test comportait au moins une étude de fonction (avec, éventuellement, quelques aides pour raccourcir).

Si, au départ, j'ai eu quelques inquiétudes pour boucler le programme, j'ai, chaque fois, pu le terminer assez confortablement. Pour progresser, une grande quantité d'exercices n'est pas toujours la solution. La qualité et l'approfondissement comptent aussi.

La première année, avec une «bonne classe», tout s'est très bien passé. Aucun élève, même faible ou moyen ne s'est découragé. La seconde année, la classe étant plutôt «moyenne», les élèves n'ont pas tous profité convenablement des tests. Pour certains, le niveau était trop faible pour pouvoir espérer une amélioration. Pour d'autres, le travail a été trop dirigé vers la note, considérée comme primordiale. Néanmoins, une large majorité de la classe a fourni un travail important. Pour certains, malheureusement, ce travail a été accompli au détriment des autres matières.

En fin d'année, l'écart de moyenne générale entre mathématiques d'une part, sciences physiques et sciences naturelles d'autre part, était de deux à trois points en faveur des mathématiques. Un tel écart a posé des problèmes d'orientation.

Ce qui me paraît le plus important c'est que, pendant deux ans, aucun élève, même faible, n'ait baissé les bras. J'envisage aujourd'hui de dissocier les tests des contrôles pour éviter le «bachotage» de certains élèves, mais revenir à la situation des années précédentes, avec un lot d'élèves en difficulté du début à la fin de l'année, me paraît impensable.